Extrait de la publication

NATAŠA DRAGNIĆ

Chaque jour, chaque heure

Cela fait seize ans que Dora et Luka ne se sont pas vus, bien qu'ils aient été autrefois inséparables : enfants, ils passent leurs journées d'été ensemble sur la plage du petit village de pêcheurs croate dans lequel ils grandissent – jusqu'à ce que Dora déménage en France avec ses parents, laissant Luka seul en Croatie. Lorsque, après tout ce temps, ils se trouvent réunis à Paris de manière inattendue, l'évidence s'impose : ils sont faits l'un pour l'autre. Mais les aléas de la vie s'en mêlent…

De la Croatie à la France, du petit port de Makarska aux grands théâtres parisiens, des années 1960 à nos jours, Nataša Dragnić raconte une histoire d'amour hors du temps entre deux âmes inextricablement liées. Une passion faite de baisers qui ont le goût de l'eau salée. De l'air pur, de la lumière, des couleurs éclatantes. Des adieux et des retrouvailles. Une histoire unique et pourtant universelle, simple et bouleversante comme les mots qui la racontent.

Professeur de langues étrangères passionnée de théâtre, **Nataša Dragnić** *est née en 1965 à Split, en Croatie.* Chaque jour, chaque heure *est son premier roman. Salué par la critique et le public, ce best-seller international est publié dans vingt-neuf pays.*

Traduit de l'allemand par ÉLISABETH LANDES

Flammarion

13-IV Création Studio Flammarion En couverture : D'après une photo © Chad Ehlers / Mira / Plainpicture

CHAQUE JOUR, CHAQUE HEURE

Extrait de la publication

Nataša DRAGNIĆ

CHAQUE JOUR, CHAQUE HEURE

Traduit de l'allemand
par Élisabeth Landes

Flammarion

Extrait de la publication

Pour les poèmes de Pablo Neruda
reproduits dans ce roman :
Pablo Neruda, *Los Versos del Capitán* et *Cien Sonetos de Amor*
© Fundación Pablo Neruda, 2013
Pablo Neruda, Claude Couffon, *Les Vers du capitaine*
© Éditions Gallimard
Pablo Neruda, Jean Marcenac et André Bonhomme, *La Centaine d'amour*
© Éditions Gallimard
© Club des amis du Livre Progressiste pour la traduction française

Titre original : *Jeden Tag, jede Stunde*
Éditeur original : Deutsche Verlags-Anstalt,
Verlagsgruppe Random House GmbH,
Munich, Allemagne
© Nataša Dragnić, 2011
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2013
ISBN : 978-2-0813-1230-2

Pour B.

40

« Je n'en reviens pas.
— De quoi ?
— D'être ici.
— Pourquoi ?
— Ça fait si longtemps.
— Qu'est-ce que c'est bien.
— C'est comme retrouver son lit après un long voyage.
— Exactement.
— Ou redécouvrir une saveur d'enfance.
— Une sucette blanche toute ronde.
— Avec un dessin au milieu.
— Et un bord multicolore. »

Cascade de souvenirs. La petite chambre d'hôtel dans la chaleur estivale. Les pins qui prodiguent l'indispensable fraîcheur. Trop de lumière. Lorsqu'on a des secrets. Qu'on cherche la tranquillité. L'intimité. Qu'on se sent mieux au crépuscule. Quand, du lit, on peut toucher tous les coins de la pièce.

« Ici rien n'a changé, ou si peu.
— Tu trouves ?
— Je te vois comme si c'était hier.

Extrait de la publication

— Mais sans cheveux gris et sans canne.
— Comment vas-tu ?
— Mes cauchemars ont presque disparu.
— À la bonne heure.
— Oui.
— Tu souris ?
— Moi aussi, je te vois comme si c'était hier. »

Une belle jeune femme. À la réception. Moulée dans une robe bleu marine. Des sandales plates, blanches. Deux grosses valises. Un sac à main blanc. Des doigts chargés de bagues. De longs cheveux bouclés. Dont elle joue. Ils lui tombent dans les yeux. Elle souffle sur la mèche. Des boucles d'oreilles bleu et blanc. Un visage mince. Des lèvres pleines. Un nez fort. De grands yeux sombres. Des mains impatientes. Une montre élégante.

« J'en ai oublié mon travail.
— Quand ça ?
— Quand tu es entrée dans le hall.
— Mais quand ?
— Ce jour-là. Tu ne te souviens pas ?
— Je ne fais que ça.
— Te voir, c'est…
— … un rêve.
— … c'est Noël.
— C'est Pâques.
— Un jour d'anniversaire.
— Le printemps qui s'annonce.
— Tout en même temps. »

Leurs corps accolés. En sueur. Las. Affamés. Insatiables. Heureux. Sur les draps trempés. Une main sur son ventre. Un ongle enfoncé dans son avant-bras. Sa bouche sur son sein. Une jambe autour de sa hanche. Ses yeux verts.

Extrait de la publication

« Tu as pensé à moi ?

— *Que de fois, amour, t'ai-je aimée, sans te voir, sans souvenir même, / sans reconnaître ton regard, sans te regarder*[1].

— *J'avais presque oublié.*

— *Quoi ?*

— *Ton Pablo Neruda.*

— *Je m'imaginais…*

— *Quoi ?*

— *La vie avec toi.*

— *…*

— *Pour toujours.*

— *Et alors ?*

— *C'était plein de miracles.* »

Cette chambre d'hôtel minuscule. Tout un monde. La vie. Infinie. Éternelle. Un océan. D'une profondeur abyssale. Insondable. Mystérieuse. Angoissante. Irrésistible. Fascinante. L'immensité sidérale. Inconnue. Inquiétante. Immuable. Indestructible.

« Comment va ta fille ?

— *J'en ai deux.*

— *Félicitations.*

— *Merci.*

— *C'est moi qui te remercie.*

— *De quoi ?*

— *Juste comme ça.*

— *Mais pourquoi ?*

— *Aucune importance. Oublie !*

---

1. Tous les passages des poèmes de Pablo Neruda cités dans l'édition originale sont proposés ici dans la traduction de Claude Gouffon, Jean Marcenac et André Bonhomme, Gallimard, 1984. (*N.d.T.*)

— Je ne veux pas oublier.
— Qu'à cela ne tienne.
— Tu as des enfants ?
— Un fils.
— Quel âge ?
— Dix-sept ans.
— Dix-sept ans ?
— Oui.
— Je me demande…
— Quoi ?
— Un fils, donc.
— Oui.
— Je… »

… t'aime toi rien que toi toujours toi toute ma vie tu es l'air que je respire le battement de mon cœur tu es en moi l'infini la mer que je vois c'est toi les poissons que je pêche tu les as attirés dans mes filets tu es mon jour et ma nuit l'asphalte sous mes semelles la cravate à mon cou la peau sur mon corps et les os sous ma peau mon bateau mon déjeuner mon vin mes amis mon café du matin mes tableaux mes tableaux et la femme de mon cœur ma femme ma femme ma femme…

« Il faut que je parte, maintenant.
— Non, je t'en prie.
— Pourquoi non ?
— C'est cruel.
— Cruel ?
— De venir et de repartir.
— Je n'ai pas le choix.
— On a toujours le choix.
— Ça te va bien !
— J'ai été faible.
— Exact.

— *Mais je ne m'en suis jamais remis.*
— *C'est pas de chance.*
— *Je n'ai jamais cessé de t'aimer.*
— *Je te crois.*
— *Je veux que tu restes.*
— *C'est trop tard.*
— *Qui s'est jamais aimé comme nous ?* »

Il était une fois un petit hôtel au bord de la mer que les pins abritaient du vent du nord. Même l'hiver, le mur exposé au sud y avait un goût de sel et d'été. Les vagues venaient se mirer dans les grandes fenêtres et les vitres des balcons. Tel un ciel nocturne piqué d'étoiles, la mer enlaçait la crique de galets en dessous de l'hôtel. Tout avait commencé là. Et s'ils ne sont pas morts, c'est là qu'ils vivent encore. Là où tout devait se terminer.

« Regarde les nuages là-bas !
— Tu te souviens ?
— Et toi ? »

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Luka vient au monde avec un vagissement hésitant et se tait soudain au contact de l'eau sur sa peau. On est en 1959 à Makarska, un petit port tranquille de Croatie. Anka la sage-femme est une voisine de la famille et n'a donc pas tardé à répondre aux appels affolés du futur père. Elle vérifie à trois reprises que l'enfant est sain, qu'il ne lui manque rien, tout en se disant : quel enfant singulier. Elle a un léger hochement de tête : que va devenir ce bébé silencieux à l'air pensif de vieux sage qui aurait tout vu du monde ? Et aussi aveugle qu'un chaton avec ça ! Sa mère Antica, épuisée, s'inquiète, elle demande si l'enfant va vraiment bien, en est-on sûr, pourquoi a-t-il cessé de pleurer ? La sage-femme, qui a bu avec elle moult tasses d'un café turc à réveiller les morts, se rassure elle-même en répondant que tout va pour le mieux, elle doit se reposer maintenant, dormir et recouvrer ses forces pour la suite, pour son petit garçon, un grand gaillard qui fera parler de lui ! Sa mère le réclame. Elle veut le tenir dans ses bras. Il s'appelle Luka, dit-elle avec fierté et un brin de gêne. La sage-femme, qui le sait déjà, acquiesce : on voit tout de suite que c'est un vrai Luka, celui-là, avant de poser dans

les bras de sa mère le petit garçon muet dont les yeux grands ouverts semblent être la seule fenêtre sur le monde. Un petit chaton aveugle, se dit-elle derechef. Mère et fils s'assoupissent sur-le-champ. C'est une chaude journée de novembre. Radieuse, sans un souffle de vent. L'hiver ne s'est pas encore décidé.

Luka a trois ans. Son père Zoran l'emmène à la pêche pour la première fois. Il a un petit bateau dont Luka dit : « C'est mon bateau. » Ça amuse toujours son père qui fait un clin d'œil à la mère de Luka. Alors elle sourit aussi. Son père prend Luka par la main, et ils s'acheminent vers le port. Dans sa main droite, Luka tient bien serrée la main de son père. Dans la gauche, il porte un petit sac plein de crayons de couleur, avec son bloc à dessin. Luka adore peindre et dessiner. Il ne se déplace pas sans son sac. Aujourd'hui il veut pêcher. Mais aussi dessiner. En chemin ils rencontrent beaucoup de monde. Place Kačić, tout le monde leur dit bonjour, tout le monde les connaît, et on sourit à Luka en lui demandant ce qu'il va faire. Luka est si fier qu'il en perd la parole. « Pêcher », articule-t-il enfin d'une voix de stentor en dissimulant son matériel de dessin derrière son dos. Quelques-uns font les étonnés, un petit gars comme lui, c'est impossible, c'est interdit. Luka est partagé entre la crainte d'une éventuelle interdiction et l'indignation qu'on ose mettre en cause la décision paternelle. Mais Zoran se contente d'arborer un air sérieux en pressant la petite main moite : tout va bien, il n'a pas besoin de se faire de souci. Ils continuent leur chemin en suivant la Riva. Luka marche du côté de la mer, il scrute l'eau et salue chaque poisson d'un petit cri. Jusqu'au

bateau. Pour son père, le chemin n'est pas bien long, mais, pour un petit de trois ans, c'est une expédition. Sa main gauche lui fait mal. Le sac est lourd. Tous ces crayons ! Le bateau est tranquillement amarré au milieu d'esquifs aussi petits. MA 38. Un numéro de couleur rouge. Presque tous les bateaux sont blancs avec une fine ligne bleue qui fait le tour de la coque. Ou tout blancs. Luka reconnaît déjà le bateau de son père. Il y est monté des millions de fois. Peut-être plus, même. Mais il n'était jamais venu à la pêche. Luka adore la mer et le bateau : « Quand je serai grand, je serai marin », déclare-t-il. Ou pêcheur. Son père monte à bord d'un pied leste, soulève Luka dans les airs au-dessus de l'eau et le dépose à côté de lui. Le bateau n'est pas grand, mais il possède une petite cabine. Luka s'assied et regarde son père manœuvrer avec habileté l'embarcation hors du port. Un jour il sera comme son père. Ils mettent le cap au large et passent entre les presqu'îles de Sv. Petar et d'Osejava. Tout au bout de la mer, là où on voit encore les ruines de la chapelle Sv. Petar, il y a eu un tremblement de terre – c'était terrible, toute la maison s'est mise à trembler, maman pleurait, papa a emmené tout le monde à la cave, et ça a duré longtemps, plus longtemps que tout ce que Luka avait vécu jusque-là, il a eu peur, très peur, mais ils s'en sont sortis, il ne leur est rien arrivé, sauf à ses peluches qui étaient tout en désordre, papa s'est occupé de tout –, son père éteint le moteur. Le bateau dérive sur l'eau. « Comment s'appelle cette île là-bas ? » demande Zoran. Luka aime ce jeu où il est très bon. « Brač », répond-il. Sa voix chevrote un peu, bien qu'il soit sûr de son fait. « Bien, et celle-là, derrière ? » « Far », s'empresse-t-il de répondre. Son père sourit. « Oui, c'est presque ça. Hvar, elle s'appelle Hvar. Mais c'est dur

à prononcer, même moi, j'ai du mal. » Luka s'interroge, il espère qu'il n'a rien gâché. Mais son père sort la canne à pêche. Tout va bien. Luka a la gorge sèche d'excitation. Il se penche par-dessus bord pour chercher les poissons. Il leur crie de se dépêcher, de se préparer, il arrive. Il plonge sa menotte dans l'eau. « Venez, venez, petits poissons », murmure-t-il. Puis il lève les yeux et croise le regard de son père. C'est le plus beau jour de ma vie, se dit Luka en fermant les paupières. Les habitants de la mer lui grignotent les doigts.

Pendant que la main de Luka titille les poissons dans la mer, Dora vient au monde en poussant un cri tellement perçant qu'Anka la sage-femme éclate de rire. On est en 1962 dans la salle de travail de l'hôpital des Franciscains. Quelle énergie, mais quelle force elle a, cette petite fille ! observe Anka. Helena, sa mère, est épuisée, elle n'a plus la force de parler. Ni de sourire. Elle parvient juste à penser que c'est fini. Enfin. Son premier enfant – et le dernier, se dit-elle. Elle ferme les yeux et s'endort. Les protestations tonitruantes de Dora ne troublent pas son sommeil. La sage-femme admire la vigueur de la minuscule créature et la contemple avec tendresse. Elle caresse la petite tête et le petit corps trépidant. La sage-femme est âgée – encore que comparé à cet être-là tout le monde soit âgé –, son expérience est grande. Elle a mis au monde d'innombrables enfants. Elle en a vu, des enfants ! Mais cette petite fille… Les cris assourdissants qu'elle pousse sans désemparer la touchent. Cette petite lui va droit au cœur. La sage-femme en a les larmes aux yeux. Elle-même n'a pas d'enfants. Elle ne s'est jamais mariée. Son fiancé est mort à la guerre, fusillé par les Italiens. Ensuite les hommes se sont faits

Extrait de la publication

rares. C'était ainsi en ce temps-là. Et à l'heure qu'il est, depuis le grand tremblement de terre de janvier qui n'a épargné que le mur ouest de sa petite maison, elle loge chez sa sœur cadette dont elle doit supporter le mari, qui boit trop et qui fait des blagues sur sa vie de célibataire, des blagues blessantes, de mauvais goût. De la jointure de son index replié, elle effleure la petite bouche ronde du bébé. Surprise, distraite, la petite fille se tait, ses yeux presque aveugles cherchent ceux de la sage-femme et restent fixés sur eux. Elle s'appellera Dora. Mais on le sait déjà.

À deux ans Dora est une petite fille très éveillée. Du vif argent, dit sa mère. Dora ne comprend pas l'expression, mais ça lui est égal. Tant que sa mère sourit ! Et que son père la juche sur ses épaules pour galoper en faisant le petit cheval. « Elle a un rire à faire trembler les vitres », ajoute la mère. À deux ans Dora parle mieux que les autres enfants de son âge. On lui en donnerait cinq. « Et elle comprend tout ! » précise-t-on encore non sans fierté. Dora est insatiable. Elle veut tout toucher, tout voir, aller partout. Dehors, sur la Kalelarga, la promenade de la Riva ou place Kačić, où qu'elle soit, elle interpelle les passants, qui s'arrêtent alors le sourire aux lèvres, un peu déconcertés tout de même, et oublient leur hâte pour lui rendre son salut ou lui parler. Solidement campée sur ses jambes, Dora ne tombe jamais, mais elle ne court pas, elle se contente de marcher à toute allure. À grandes enjambées. Sa démarche est assez étrange, elle peut paraître un peu comique même parfois. Dora ne veut pas sauter non plus. Elle descend des murets en faisant un pas dans le vide. « Tu as peur ? »

Extrait de la publication

demande sa mère. Mais Dora détourne les yeux sans répondre. Et s'obstine à ne pas sauter.

À cinq ans Luka hérite d'une petite sœur. Elle s'appelle Ana, elle est toute petite et pleure tout le temps, la mère de Luka tient à peine sur ses jambes, son père travaille de plus en plus, il le voit de moins en moins. Et il doit dessiner énormément, ses dessins remplissent la maison. Il va au jardin d'enfants maintenant, bien que sa mère ne travaille pas, et comme les autres enfants sont quelquefois très méchants, il se réfugie dans les toilettes pour pleurer et pour dessiner, là personne ne le voit, même pas Tante Vera qui s'occupe de tous les enfants mais qui aime beaucoup Luka. Elle lui passe la main dans les cheveux, lui adresse des sourires chaleureux, lui fait des clins d'œil et lit toujours son histoire préférée, même quand les autres glapissent que l'histoire est ennuyeuse et qu'ils la connaissent par cœur. En fait, Luka aimerait mieux rester toute la journée au jardin d'enfants et ne plus rentrer du tout à la maison, où il y a cette idiote de sœur qui pleure, maman qui est fatiguée, papa qui n'est jamais là, et où il a tout le temps envie de pleurer, même s'il ravale ses larmes et que personne ne le voit. N'empêche qu'il est malheureux, il veut que tout redevienne comme avant, quand son père l'emmenait à la pêche, qu'ils sortaient en bateau tous les deux, qu'il pouvait dessiner et attraper des poissons, et que son père lui posait des questions drôles, parfois difficiles, comme la couleur du lait que donnent les vaches noires, étant donné que les vaches blanches donnent du lait blanc, ce qui n'est pas une question facile, loin de là, pourtant il savait toutes les réponses. Souvent ils ne rentraient

Extrait de la publication

qu'après le coucher du soleil, et toujours, toujours, ils s'amusaient comme des fous.

Dora comprend. Sa mère parle lentement en détachant les mots, elle est triste, Dora le comprend. Mais Dora, elle, n'est pas triste de devoir aller trois fois par semaine au jardin d'enfants bien qu'elle n'ait que deux ans. Sa maman est obligée de retravailler et elle n'a pas de grands-parents dans les parages pour la garder. Ses grands-parents habitent loin, très loin même. Dora est souvent allée les voir. Dans une grande ville. « La capitale, c'est pas compliqué », dit maman, et ça énerve papa, qui rectifie : la capitale, c'est Belgrade, Zagreb n'est qu'une grande ville. C'est à Belgrade que vit le président. Et maman de marmonner dans sa barbe. Dora voit bien qu'elle est contrariée. Ce n'est pas à cause du président, lui, tout le monde l'aime, il est toujours entouré d'enfants et de fleurs, c'est la ville où vit le président qui chagrine maman. Aussi Dora dit-elle quand elles sont seules : nous allons voir grand-père et grand-mère dans la capitale. Et maman sourit alors en jetant tout de même des coups d'œil à la ronde. Zagreb. Il faut rouler longtemps avant d'y arriver. Si longtemps que Dora s'endort souvent. Elle se souvient de tout. Sa tête est remplie d'images qui ont une odeur, qui parlent et qui peuvent même avoir un goût. Elle peut mettre des mots sur toutes les images. « Cette enfant a une de ces mémoires ! » s'écrie sa mère, époustouflée. « Une mémoire d'éléphant », renchérit son père non moins surpris. Une enfant bien étrange, pensent les bonnes âmes – en tenant leur langue toutefois. Dora n'en a cure. Elle peut rester des heures plantée devant la glace à regarder son visage se transformer à toute vitesse comme si elle en avait cent,

Extrait de la publication

tous plus différents les uns que les autres. Ça lui plaît. Elle est comme ça. Elle est tout ça. Et elle est impatiente de voir les enfants du jardin d'enfants qu'elle ne connaît pas encore. Et les jouets. Elle n'a pas peur. « Pour Dora, la vie est une grande aventure », dit sa mère en haussant les sourcils, ce qui lui donne l'air très drôle et fait rire Dora. Papa, lui, lit son journal.

Luka voit entrer la nouvelle. Elle a les cheveux noirs, longs, ondulés. Brillants. Comme le manteau d'écailles des poissons. Elle est petite, mince, vive, plus jeune que les autres enfants, il n'arrive pas à la quitter des yeux. La mère de la fille lui porte son sac, qui est à rayures bleues et blanches. Avec un gros poisson jaune au milieu. Il lui plaît beaucoup à Luka, ce sac. Bien qu'il ne connaisse pas cette sorte de poisson. Lui a un sac à dos noir qu'il n'a pas choisi et qu'il a déjà attaqué aux ciseaux pour en avoir un neuf. Mais ça n'a pas marché. C'est juste pire. Maintenant il a un sac moche *et* abîmé. Il le cache donc dans une poche en plastique qu'il traîne toujours avec lui. Personne ne s'en aperçoit. Si seulement il avait un beau sac comme la nouvelle ! Il se voit déjà se pavaner avec le supersac, ses crayons et son bloc dedans, admiré et envié de tous. Il traverse fièrement la place Kačić et se dirige d'un pas tranquille vers la Marineta où tout le monde afflue pour le voir, lui et son supersac. Tous les regards sont braqués sur lui. Voilà qui rendrait peut-être le sourire à maman, et elle donnerait un baiser à papa comme avant, en répétant son nom tout bas – Zoran, Zoran, Zoran, Luka l'entend déjà. Et papa sourirait, content, et il irait pêcher avec Luka. C'est ce qu'il ferait, sûr et certain, et il lui poserait des questions très difficiles, comme la couleur des bébés

Extrait de la publication

qui naissent en Afrique mais dont la maman et le papa sont blancs, une question difficile, mais qu'importe, il sait toutes les réponses. Si seulement il avait un sac comme celui-là ! Comme la nouvelle. Il ne peut pas la quitter des yeux !

Dora pénètre pleine d'espoir dans le jardin d'enfants et examine les lieux. Debout près de la bibliothèque, un grand garçon l'observe. Son regard ne la trouble pas. Elle enlève sa veste. Pas question que maman l'aide tant que le grand garçon l'observe. C'est peut-être comme ça au jardin d'enfants. Il y en a peut-être un qui reste toute la journée debout à observer les autres, c'est sans doute un jeu formidable. Dora brûle d'y jouer. Les chaussures aussi, elle veut les retirer toute seule. « Mais qu'est-ce qu'il y a, *Dorice* ? » s'étonne maman. Maman ne comprend pas. Elle ne sait pas que c'est un nouveau jeu formidable, que le garçon l'observe, et qu'il faut être courageuse si elle veut jouer aussi, et elle veut absolument se tenir debout à son tour sans bouger, près de la bibliothèque aux albums, elle le veut à tout prix. Dora secoue donc la tête sans répondre. Car, soudain, sa tête est toute vague, tour à tour pleine et vide, puis dilatée comme un ballon, chaude, légère, tremblante, transparente. Elle ferme les yeux. Elle reste assise, clouée sur place, le pied gauche déchaussé. « Mais qu'est-ce que tu as, *zlato moje* », redemande sa mère. Maman est au bord des larmes. *Moja Dorice* !

Luka ne bouge pas. Appuyé à la grande bibliothèque, il retient son souffle. Il a peur que le sac disparaisse s'il relâche ses muscles pour inspirer. Il fixe tellement le sac qu'il en a mal aux yeux et qu'ils se remplissent de larmes.

Il compte : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept… Le monde se dissout progressivement, et Luka glisse à terre. Autour de lui tout est silencieux. Il disparaît peu à peu. Comme les images du livre dont il lâche les pages très lentement.

Dora arrive la première près du garçon évanoui. Elle s'accroupit, se fait toute petite petite. Ses yeux s'agrandissent, lui mangent le visage, qui pâlit et pâlit. Elle se penche sur la tête du garçon et, avant que la femme qui s'agenouille de l'autre côté pour lui surélever les jambes puisse l'éloigner ou prévenir son geste, Dora baise sa bouche vermeille. « Dora ! » s'exclame sa mère, horrifiée. À court de diminutifs affectueux.

Luka entend une voix chuchoter près de son visage : « Tu es mon Bel au bois dormant, à moi toute seule, réveille-toi, mon prince, tu es mon prince, à moi toute seule… » Puis d'autres voix et d'autres paroles parviennent à ses oreilles, perdu, sans force, il ouvre les yeux et…

… elle voit ses yeux qui s'ouvrent lentement, son regard égaré, ses lèvres qui remuent sans bruit…

… mais il est incapable de parler, il esquisse donc un sourire, et…

… elle sourit aussi, et…

… il lève un bras hésitant, sa main se tend vers son visage, il touche les longs cheveux noirs, il se demande où

Extrait de la publication

est passé le sac et s'il ne pourrait pas la persuader de le lui offrir, pour le réconforter, et…

… elle murmure encore une fois tout bas, si bas qu'on ne voit que le mouvement de ses lèvres : « Mon prince, à moi toute seule. »

2

« Tu le vois là-bas, le tout petit qui ressemble à une boule de glace ? »

De son bras tendu, qui brandit une sucette ronde fichée entre ses doigts poisseux, Dora désigne le ciel, mais leurs têtes ont beau se toucher, Luka ne la voit pas, la fameuse boule de glace nuageuse.

Étendus sur le toit de la cabine, ils observent les nuages qu'une légère brise estivale chasse dans le ciel. Seule l'irruption d'un touriste vient çà et là troubler la quiétude de ce début d'après-midi. Les gens du pays, eux, se protègent du soleil brûlant, leurs volets sont clos, on recherche la fraîcheur de l'ombre, on évite de bouger : par cette chaleur, même respirer vous coûte.

Tout le monde le sait, sauf les touristes, qui déambulent toute la sainte journée sans chapeau et atterrissent aux urgences. Luka est bien placé pour en parler. Assis à côté de la maisonnette jaune où on loue les parasols et où il se fait de l'argent de poche, il les observe chaque matin sur la plage. Il a neuf ans. Il est beau. Dora confirme. Ses cheveux qu'il laisse pousser brillent au soleil, nimbés de poussières scintillantes. Sa peau claire a pris une appétissante couleur

chocolat. À la maison, Luka examine souvent son corps dans la glace. Il ne lui plaît pas vraiment, il est trop mince. Mais ça va s'arranger : depuis le mois de mai, il s'entraîne au water-polo. Tous les matins, il se lève à sept heures, avale une tartine et court à l'entraînement. Le club s'appelle « Galeb ». C'est là que jouait son père. Il y a longtemps, bien sûr. C'était avant la naissance de Luka. C'est là que maman l'a remarqué et qu'elle est tombée amoureuse de lui. Toutes les filles tombent amoureuses des joueurs de water-polo, c'est clair. Ils sont grands, ils sont forts, ils sont bons tout simplement. Meilleurs que les joueurs de foot. Tout ça le réjouit. L'eau, les copains, les muscles. Si seulement cette vie pouvait ne pas s'arrêter en septembre. Fichu mois de septembre ! Dora. Il ne faut pas y penser. Ni au mois de septembre, ni à Dora, ni aux deux en même temps. Il ne faut pas. Surtout pas.

Dora vient tous les matins à la plage à la même heure que lui – sauf quand elle est allée le voir s'entraîner, ce qui arrive très souvent –, elle déploie sa serviette de bain à côté de son pliant, le regarde dessiner et va nager avec lui quand il fait une pause. Elle reste jusqu'à l'heure du déjeuner. Alors ils rentrent ensemble, et, quand l'un d'eux a de l'argent, ils se paient une glace au milk-bar, le seul endroit qui en propose à Makarska et où il y a toujours la queue, Dora en prend une au chocolat bien entendu – elle raffole du chocolat –, lui au citron, dont il aime l'acidité rafraîchissante un peu amère qui reste longtemps sur la langue et peut même subsister après le déjeuner. Ils ne se séparent qu'au dernier petit croisement, là, Dora n'a plus qu'un petit raidillon à grimper et Luka à tourner une fois à droite, puis deux fois à gauche. Ils n'ont pas faim quand ils sont séparés, à la maison ils chipotent donc

maussadement, repoussant la nourriture d'un bord à l'autre de l'assiette, avalant des bouchées entières sans mâcher. Leurs mères se fâchent, s'étonnent, s'inquiètent, s'en amusent, les attrapent, les menacent, leur mettent une main sur le front, les examinent sous toutes les coutures, leur concoctent leurs plats préférés, se désespèrent, les questionnent, et finissent par hausser les épaules. Puis on débarrasse la table, et tout le monde se retire dans sa chambre pour résister à la chaleur accablante de l'après-midi, pour se reposer. Les enfants sont censés faire de même.

Or, pendant que les parents faisaient la sieste dans leur chambre, jour après jour, tout l'été, Dora et Luka se sont faufilés dehors. Car se reposer, c'est dilapider inconsidérément le temps précieux qu'ils ont à passer ensemble. Tous les moments qu'ils ne peuvent vivre ensemble sont autant d'instants gaspillés.

« Tu le vois ou tu le vois pas ? » La voix de Dora se teinte d'impatience. « On n'a pas le droit de dire qu'on voit quelque chose quand on le voit pas ! » Elle joue avec ses cheveux. Comme toujours.

Luka garde le silence. Il ne peut s'empêcher de penser au mois de septembre, ça lui ôte l'envie de parler. Il se tourne vers elle et la regarde contempler les nuages avec attention. Cela fait des mois qu'il la regarde. Des années. Il pourrait aussi bien devenir aveugle, peu lui importe, il connaît son visage par cœur.

« Ça compte pas. Les seuls qui comptent, ce sont les nuages qu'on a vraiment vus. » Son souffle s'accélère, ses paupières frémissent. « Alors ? Si tu le vois pas, c'est moi qui ai gagné. Parce que tu n'as pas vu celui d'avant non plus, alors qu'on le voyait très bien. C'était un carrosse

Extrait de la publication

volant, avec une colombe sur le toit. On le voyait très bien. Mais tu ne l'as pas vu… » Elle reprend haleine, marque une pause, et demande d'une toute petite voix : « Ou c'est parce que tu ne veux plus jouer avec moi ? »

Un bateau sort du port. Le moteur vrombit. La mer ondule imperceptiblement, juste assez pour faire tanguer doucement Dora et Luka. Leurs corps se touchent un peu, se séparent, se touchent, se séparent, se touchent…

« Je vois tout, j'ai vu aussi la colombe, je veux juste que tu gagnes. Sinon tu vas être triste, et je n'aime pas ça.

— Ce n'est pas vrai…

— Je n'aime pas quand tu es triste, j'ai horreur de ça. »

Toujours allongé sur le côté, Luka observe le visage de Dora. Ne pas penser qu'il ne sera bientôt plus là.

Dora marque un petit silence. Puis elle se redresse et enlace ses genoux.

« Je ne suis pas triste. C'est complètement faux. Je ne suis pas triste quand je ne gagne pas. C'est méchant de dire ça alors que c'est complètement faux. Tu peux demander à tout le monde. C'est méchant de dire ça alors que c'est complètement faux. Tout le monde te le dira, tu n'as qu'à demander. »

Elle appuie son front sur ses genoux.

Luka ne peut pas la regarder plus longtemps. Son cœur bat la chamade. Dans sa tête tout est confus. Il s'assied lui aussi et retient sa respiration. Puis il ferme les yeux et compte : un, deux, trois, quatre…

« Arrête tout de suite ! Respire ! Tu veux encore t'évanouir ou quoi ? »

Dora le secoue si fort qu'il tombe à la renverse. Pour un peu il aurait culbuté dans la mer. Il ouvre les yeux. Le visage de Dora est tout proche, ses yeux noirs sont grands

Extrait de la publication

mer qui mugit : idiot de vent du sud qui veut se faire passer pour un ouragan !

« Bien sûr que non ! Il s'appelle Roger.

— Roger ! Qu'est-ce que c'est que ce nom ! » Luka rivalise de violence avec la masse d'eau salée qui rugit sous lui. « Je le hais ! Seigneur, que je le hais ! »

Dora le laisse purger sa douleur, sa déception, son impuissance. Elle tente aussi de se ressaisir. Elle est bouleversée.

« Où est-il ? Il sait que tu es avec moi ?

— Il est à Split avec Nikola. Je les ai laissés chez un ami comédien dont j'ai fait la connaissance au festival d'Avignon. J'ai dit : "On va aller voir ce vieux Zlatko." Non, il ne sait rien de toi, il ne sait pas que je suis avec toi. J'avais un drôle de sentiment, cette fois encore, il fallait que je te voie, c'est comme si tu m'avais appelée… » Dora tremble de froid et d'émotion devant la cruauté du destin. Des lambeaux de conversations qu'elle a eues sur leur histoire avec diverses personnes au cours de sa vie lui traversent la tête. Elle a le vertige. Trop de paroles. Le vent s'agite aussi dans ses pensées.

« Je te veux, je veux mon fils, je veux tout, j'en ai le droit, j'ai attendu si longtemps que j'avais cessé d'attendre… » Luka commence à compter. Dora se lève précipitamment et l'enlace. Ils se dressent là tels deux héros d'une tragédie shakespearienne. Deux enfants perdus. Dans un grandiose décor naturel.

« Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Viens, on file. »

Remerciements

De tout cœur je remercie :

Daša Dragnić pour son soutien inconditionnel et la foi inébranlable qu'elle a en moi ;

Martin Hielscher pour son amitié pleine de générosité ;

Kristina Grasse pour tous ses appels encourageants et ses mails rassurants ;

Karin Ertl, Kornelia Helfmann et Michael Kleinherne pour leurs inflexibles remises en question ;

Valérie Schüttler-Genetet et Manfred Gehrmann, mes premiers lecteurs ;

Oliver Brauer pour son enthousiasme ; et Marion Kohler et Britta Claus, qui se sont laissé contaminer par sa ferveur ;

Gregor, qui se réjouit avec moi et pour moi de manière fantastique ;

mon Léon, parce qu'il existe.

N° d'édition : L.01ELHN000269.N001
Dépôt légal : mai 2013

Extrait de la publication